

Les silences habités d'Anya Belyat-Giunta

ENTRETIEN AVEC AMÉLIE ADAMO

À l'atelier, Anya ne vous parlera pas beaucoup. Vous regarderez simplement. Ses doigts de fée donnent vie. Silencieusement sur le papier. Mille créatures s'agitent. Elles n'existent pas ces bestioles. Elles viennent d'un autre temps. Et pourtant elles sont là, qui vous suivent. Invisibles. Que vous les quittiez ou bien fermiez les yeux, elles vous habitent. Invisibles. Les entendez-vous chuchoter ? Les sentez-vous venir ? Vous envahir, vous sauter au visage, vous tirer les paupières, vous percer la peau, vous attirer ailleurs, dans leurs profondeurs secrètes ? Et plus vous plongez la tête pour les suivre, pour mieux voir, plus vous frissonnez par tous les bouts. Et plus vous les suivez, pour mieux sentir, plus leurs corps s'ouvrent à vous en une terre refuge.



Amélie Adamo | Que signifie «dessiner» selon toi ?

Anyà Belyat-Giunta | Je me souviens d'avoir dessiné, à l'âge de trois ans, un personnage issu d'un conte. La représentation, en volume, était tellement réaliste que j'ai eu peur que la figure me saute dessus. À partir de ce moment-là, je n'ai plus cessé de dessiner mais, par contre, je suis devenue très silencieuse ! Ensuite il y a eu l'exil de ma famille, avec le départ de Russie. Pendant cette époque, le dessin m'habitait et m'aidait à me confronter à la peur de l'inconnu. Depuis il a gardé cette place. J'ai l'impression de n'exister qu'à travers mes dessins. Le dessin est comme un poil qui traverse la peau de la réalité. Il la perce comme une aiguille et l'éclate, l'éparpille en morceaux. La réalité telle qu'on la connaît n'existe plus. Dessiner pour moi signifie voir dans l'obscurité, guidée par la lumière du trait, ne plus être aveugle. Le dessin ne permet aucune faille, aucune erreur. Je tiens à la justesse du trait car il est porteur des énergies spirituelles. Ces énergies nous donnent des frissons et nous mènent ailleurs, en silence.

AA | Comment définirais-tu le « corps » ?

ABG | Le corps dans mon travail est un portail ouvert sur l'intemporel. C'est une simple membrane qui abrite de multiples âmes et qui porte leurs mémoires, tels des archétypes de nos histoires. Il y a une osmose constante entre l'intérieur et l'extérieur du corps. Il est aussi le récepteur des énergies



Extase I. 2014, graphite, crayon liquide sur carte perforée, 27 x 21 cm. Courtesy galerie Polad-Hardouin, Paris.

spirituelles. Selon moi, le corps demeure une terra incognita. Parmi la violence, le chaos et les ondes d'informations incessantes, le corps reste le seul espace d'apaisement et de tranquillité.

AA | Peux-tu parler de la nature ambivalente qui caractérise l'érotisme dans ton travail ?

ABG | L'érotisme est un jeu et un combat à la fois. Un jeu d'enfant aux dents féroces, raffiné par les matières douces mais toujours avec une certaine distance, comme un jeu de cache-cache. Il y a toujours une certaine retenue, la sexualité féminine, je la montre et je la cache. C'est pour cela que j'aime beaucoup le mythe de « Baubo », qui montre son sexe pour faire rire une déesse. Dans mes travaux, la féminité se dévoile comme une bête féroce, une sirène séductrice avec ses accessoires érotiques et ses hauts talons. Mais elle apparaît également comme une magicienne, une fée enfantine et candide avec sa baguette magique et ses pantoufles ridicules aux pompons rose bonbon. Ce que je questionne, c'est l'ambiguïté de l'érotisme : l'accouplement d'Éros et Thanatos en un désir autodestructeur et leur renaissance sous de nouvelles formes, dans une sorte d'osmose intemporelle. Dans *Masquerade of desire* par exemple, il est question de cette ambivalence du désir entre plaisir et mort.

Dans *Extase* et *Hysteria*, l'enchevêtrement des corps cauchemardesques se rapproche de l'idée de purgatoire propre à la pensée judéo-chrétienne, où le plaisir est considéré comme un péché. À cette époque, je m'inspirais de *La Divine Comédie* de Dante et de la peinture de Jérôme Bosch.

AA | Que représentent les êtres lilliputiens qui envahissent certains de tes dessins ?

ABG | Je suis partie de l'invention d'une fiction selon laquelle chaque acte d'amour pouvait donner naissance à une âme d'enfant invisible, dessinée parfois comme des elfes, des bestioles aux pattes d'insectes ou encore des petites excroissances de bouts de chair... Dans *Invasion of Unborn Children*, je commençais à dessiner ce peuple envahissant, qui s'introduit dans le corps. De façon plus générale, les géants et les nains sont des figures issues de la mythologie. Le conte de Gulliver aux pays des Lilliputiens est une source, parmi d'autres.

AA | Pourrais-tu parler, plus précisément, de cette place que tient la mythologie dans ton travail ?



Terra incognita III. 2014, encre, pigment, crayon couleur, crayon liquide sur papier, 97 x 126 cm. Courtesy galerie Polad-Hardouin, Paris.

ABG | Les mythologies inventent des histoires en réponse aux questions existentielles posées depuis le début de l'humanité : la naissance, la vie, la mort. Ces sujets sont au cœur de mes recherches. Je réinvente mes propres mythologies dans des récits fantasmagoriques. Récemment, j'ai réalisé une série de gravures sur le thème de Méduse. Je l'imagine ne tuant pas avec son regard. Les énergies destructrices de la Méduse originelle se transforment en énergies positives. Je représente une introspection de cette énergie sous la forme d'une chevelure fluide et aérienne. En gravure, je dessine en miroir et je tourne constamment la plaque de cuivre. L'image achevée a ainsi de multiples lectures. C'est une image miroir, symbole de la sexualité féminine, comme le miroir en cuivre de Vénus.

AA | Tes créatures relèvent d'une forme d'hybridation. Qu'explores-tu à travers cela?

ABG | Selon l'un des mythes de la Création, chaque être était à l'origine constitué de deux parties aux sexes différents. Avec la colère et le châtement de Dieu, ces deux parties furent séparées. Les humains sont en constante recherche de leur double manquant. Mes êtres hybrides sont ces parties manquantes. Les sexes y sont entremêlés, mâle et femelle. L'animalité aussi est omniprésente. J'ai commencé à explorer cette animalité au tout début des cartes per-

rées, avec la série *GAMES*, dans laquelle je retrace les interactions tendres des jeux des enfants et où, occasionnellement, ressortent leurs dents pointues. Dans *Hypertrichosis*, j'approche l'aspect monstrueux de l'âme. La tension entre le divinement beau et la laideur grotesque est un mouvement continu, comme une succession de vagues. Dans *Herbarium*, j'invente des espèces animales, en référence à de nouvelles découvertes ou à des espèces disparues. Dans mes travaux plus récents, l'animalité se manifeste dans des formes cosmiques.

AA | Peux-tu justement parler de ces travaux plus récents où tu explores le paysage. Quel est ce nouveau monde, cette *Cité céleste* que tu nous invites à traverser?

ABG | *Cité céleste* est mon format jusqu'à présent le plus ambitieux. Il s'agit de la représentation d'un paysage intérieur ou plutôt de nos voyages intérieurs. C'est comme une cité primordiale, originelle. Une sorte de terre cosmique, extraterrestre.

Le premier acte est un souffle, un écoulement d'encre transparente, mélangées à des crayons liquides pour donner des effets granuleux et cellulaires. Cet acte est éphémère, même si l'empreinte tache le papier, les formes sont furtives. Il s'agit de variations presque aquatiques qui ressemblent aux aquatintes en gravure. Ensuite je décortique et moule par



Herbarium XVIII. 2014, graphite, crayon liquide sur carte perforée, 27 x 21 cm. Courtesy galerie Polad-Hardouin, Paris.

des traits précis réalisés avec des crayons Critérium, comme des fines lames. Je construis des figures énigmatiques, fluides ou concrètes. Avec le graphite, je n'utilise que trois couleurs (rouge, vert, bleu). Ce parti pris chromatique est aussi celui du système de codage de couleur en informatique. La scène de *Cité céleste* est une transcription de la réalité. Une réalité que j'observe quotidiennement puisque c'est la vue de ma fenêtre que je dessine. Mais il y a un paradoxe dans ce rapport au réel : plus mon œil étudie cette réalité environnante (les plaines, les arbres, les atmosphères, la lumière, etc.), plus je m'en distancie. C'est presque comme une image photographique

sur un écran informatique qui n'aurait plus rien à voir une fois imprimée sur papier. Par ailleurs, la sensualité féminine, déjà présente dans mes travaux antérieurs, ressurgit dans *Cité céleste* : par des formes épidermiques qui flottent, par des volumes porteurs de liquides vitaux, par des géographies de chairs, mais aussi par des vaisseaux spatiaux humanoïdes et végétaux. Les pigments colorés viennent créer une sorte de sfumato, par leur effet vaporeux.

AA | De quels univers artistiques te sens-tu proche ?

ABG | Mon travail se rapproche de celui des surréalistes. L'inconscient, le rêve, tout cela a une place importante dans la réalisation de mon œuvre. Mes images sont comme des visions, des univers invisibles à l'œil nu. Matthew Barney a aussi été une figure importante pour moi, dans sa façon de créer un monde à la fois familier et complètement étrange, peuplé d'une humanité mutante et unisexe. Ce qui sera sûrement notre futur !

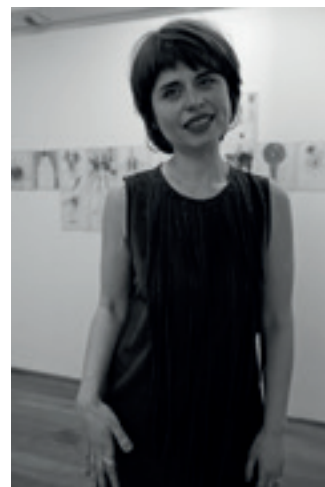
AA | Peux-tu évoquer d'autres sources comme la danse, le cinéma, la littérature ?

ABG | Je suis fascinée par Pina Bausch. Elle était unique, sa force était surhumaine et intemporelle. J'aime également le travail du chorégraphe allemand Doris Uhlich, qui considère le corps comme un espace de refuge. Je me suis aussi plongée dans les textes de saint Augustin, les *Confessions* : sa conception du temps est paradoxale et ambiguë. Les écrits d'Hildegarde de Bingen m'intéressent aussi pour leurs descriptions visionnaires. À l'instar des *Voyages de Sir John Mandeville*

ANYA BELYAT-GIUNTA EN QUELQUES DATES

Née en 1975 à Saint-Pétersbourg, Russie. Vit et travaille à Paris
Représentée par la galerie Polad-Hardouin, Paris

- 1989 • La famille de l'artiste quitte la Russie
- 1996 • Accademia Di Belle Arti, Florence, Italie
- 1998 • Minneapolis College of Art & Design, États-Unis
- 2000 • Post-diplôme à l'École des beaux-arts, Toulouse
- 2002 • 1^{re} exposition personnelle aux États-Unis, au World Displaced, ATC Space, Chicago
- 2003 • 1^{re} exposition personnelle en Russie, *Portraituy*, Saint-Pétersbourg
- 2005 • 1^{re} exposition personnelle en France, MAPRA, Lyon
- 2011 • Drawing now – Salon du dessin contemporain, galerie Caroline Vachet, Lyon
- 2012 • *Petite Mort*, galerie Polad-Hardouin, Paris
- 2013 • Parution du roman de Nathalie Constans, *Je suis pas la bête à manger*, Éditions du Chemin de fer, illustré par 16 dessins de l'artiste
 - Drawing now – Salon du dessin contemporain, galerie Polad-Hardouin, Paris
- 2014 • *Terra incognita*, galerie Polad-Hardouin, Paris





Entry III. 2014, graphite, crayon liquide sur carte perforée, 27 x 21 cm. Courtesy galerie Polad-Hardouin, Paris.

pour ses traversées entre mondes réels et imaginaires. Enfin, j'ai beaucoup regardé le cinéma de science-fiction des années 1960, comme *Planeta Bur* de Pavel Klushantsev et sa reprise hollywoodienne.

AA | Quelle place tient la sculpture dans ton travail ?

ABG | Jusqu'à présent, je sculpte des figurines miniatures en pâte polymère, de la taille de ma main. Dans l'exposition *Terra*

incognita, la sculpture relève d'un rituel. Elle arrive au dernier moment sur la scène de l'exposition, comme une présence invisible, comme une permission d'échange, jouant un rôle d'ex-voto. Intuitivement, je me dirige vers des volumes qui recréent les terres de *Cité céleste*. Mon objectif serait d'explorer la mécanographie et de commencer à créer des constructions mécaniques mêlant des chairs humanoïdes aux sensualités poétiques. ■